

divisions ou corps d'armée; ils ne les auront pas plus conduits là qu'à la victoire!

Dès aujourd'hui Metz regorge de biens: les marchands prussiens, de leurs longs charriots recouverts de toile grise arrêtés, vendent et débitent..... ce qu'ils nous ont pris! L'animation rentre par le deuil.

Bazaine est parti furtivement la nuit. Au moment de partir, le maréchal, qui traversait la pièce d'attente remplie de ses officiers généraux, remarqua qu'un de ses neveux, son officier d'ordonnance, ne se disposait point à le suivre.

—Tu ne viens pas? aurait dit le signataire de la capitulation de Metz.

—Non, maréchal, aurait répondu son neveu; je reste, et j'espère de ne pas tarder à ne plus porter le nom de Bazaine!

Le rédacteur de l'*Indépendant* de la Moselle, rencontrant le général de Coffinières au moment de son départ pour l'Allemagne, lui a publiquement reproché de se couardiser et d'avoir vendu Metz.

Le général de Coffinières s'est plaint aux autorités allemandes, qui ont mis le rédacteur de l'*Indépendant* en état d'arrestation.

Un correspondant allemand bien disposé à l'égard de Napoléon raconte une conversation qu'il a eue avec lui dernièrement.

«L'empereur était très-ému en me parlant de l'impression profonde produite sur le prince impérial par les malheurs de la France: c'était véritablement, en ce moment, un père parlant de son fils unique. Je ne fis aucune question sur la journée de Sedan, quelque curieux que je fusse d'apprendre de la bouche de mon interlocuteur des détails sur cette journée si glorieuse pour nos armes! Nos officiers et nos soldats, quand ils voient l'empereur et ses officiers, saluent et inclinent la tête devant une si terrible infortune, eux qui ont souvent exposé leur vie pour amener cette infortune; pendant ce temps le «Philistin» (le bourgeois) est assis à côté de son verre de bière, crie, raisonne et tempête, prétendant qu'il est honteux de voir si bien traiter l'empereur: «qu'on le mène à Spandau!» dit-on. Combien de fois j'ai assisté aux explosions de ce patriotisme à bon marché! Ils ne savent pas, ces sots Bavarois, que nos petits-fils et nos arrière-petits-fils seront fiers de se rappeler comment le roi de Prusse a traité l'empereur des français captif. Il y a encore aujourd'hui des Anglais qui mugissent au seul souvenir de Hudson Lowe. Il n'est personne de plus cruel que les gens qui n'ont jamais vu couler le sang humain.

On lit dans le «Freeman's Journal and Catholic Register», de New-York:

M. Taillefer, commandant des zouaves, est un beau type de gentilhomme et du soldat. Nous espérons entendre encore parler de lui. La première fois que nous le vîmes au départ des zouaves de New-York, il y a près de trois ans, nous fûmes frappés de la prévoyance et de la sollicitude dont il entourait ceux qu'il avait charge de diriger et qui presque tous étaient plus jeunes que lui. Nous avons fait la même remarque à leur retour et nous l'avons entendu faire l'observation, sur la plateforme d'un char au moment du départ, que cette époque de la saison où ils retournaient au Canada, aurait peut-être une influence nuisible sur la santé de quelques-uns des zouaves, habitués au chaud climat de l'Italie. Il semblait toujours s'oublier lui-même pour penser aux autres. La lâche populace de Rome, qui connaît la bravoure dont il avait fait preuve dans la bataille, prenait un vil plaisir à l'insulter lorsqu'il fut fait prisonnier et désarmé. On l'appelait *il orso di Canada*. «L'ours du Canada», et on alla même jusqu'à le tirer par la barbe, ainsi que nous l'a dit un des zouaves. La responsabilité qu'il avait des hommes sous son commandement et sa grandeur d'âme chrétienne lui permirent de ne pas plus s'émouvoir de ces insultes que des espiègleries d'un singe.

UNE ÉTRANGE HISTOIRE

L'*Union de la Sarthe* publie une histoire extraordinaire qui lui a été racontée par une personne digne de foi, au sujet du roi Guillaume, du comte de Bismark et du général Moltke, qui ont failli être tués par les francs-tireurs.

D'après ce récit, ces augustes personnages, accompagnés de trois ou quatre princes allemands et d'une escorte de lanciers, quitteront Versailles dans l'après-dîner du 10 au 11, pour aller inspecter les formidables ouvrages que les Prussiens ont érigés au Château Beauregard. Une partie du cortège était à cheval, l'autre partie suivait dans trois voitures. En arrivant dans le ravin de Bougyval, ceux qui occupaient les voitures en descendant, à l'exception de deux des personnages. Une soixantaine de francs-tireurs, qui étaient embusqués dans les bois de Saint-Cloud, firent feu sur les voitures quand elles passèrent sur la lisière du bois. Celle du roi était la première, mais elle était vide. Dans la seconde se trouvait un prince de la maison de Hohenzollern ou de Nassau qui fut tué et mourut le jour suivant; dans la troisième était un autre prince qui fut blessé à la jambe et qui depuis a été amputé. Le narrateur assure que lui et plusieurs habitants de Versailles étaient présents quand le prince fut retiré de la voiture, la jambe bandée et saignante. Une demi-douzaine de cavaliers furent démontés ou tués. Le roi était horriblement effrayé. Ses chevaux s'enfuirent si précipitamment que les cavaliers ne purent les suivre, et Sa Majesté, en arrivant à Versailles, est tombé en syncope.

LONDRES TEL QU'IL EST.

Londres compte cinq fois plus d'habitants que New-York, quatre fois plus que St. Pétersbourg, et deux fois plus que Constantinople. Sa population est bien plus considérable que celle de Paris et de Pékin. Dans Londres seul, il y a autant d'habitants que dans tout le Danemark et trois fois qu'en Grèce. Tous les huit minutes il y meurt une personne et tous les cinq minutes il en naît une. Depuis mil huit cent cinquante-et-un ans, Londres a augmenté sa population de 800,000 âmes. 300,000 personnes seulement assistent aux offices divins, ce qui fait au-dessus d'un million qui ne pratiquent pas de religion. Dans cette capitale de l'Angleterre, il y a 100,000 personnes qui travaillent le dimanche, 140,000 ivrognes d'habitude, 100,000 prostituées, 10,000 joueurs de profession et 20,000 voleurs et récepteurs d'objets volés. Il y a 10,000 auberges fréquentées par 500,000 personnes. Sur chaque 850 habitants, il y en a un de fou; il y a 1400 boulangers, 1300 épiciers et près de 3000 hommes de police. En un mot, le mal et le bien se pratiquent sur une large échelle, dans cette immense cité, mais il est évident que le mal l'emporte de beaucoup.

FAITS DIVERS.

ASSASSIN.—Lundi soir, M. François Gervais, un de nos plus anciens marchands de Sorel, s'en revenait du vapeur, venant de Montréal. Avant d'arriver à son domicile, un individu l'accoste et lui parle de choses indifférentes. Il dit que son nom était Gagné, demande à M. Gervais s'il connaissait son père et recevant une réponse affirmative, il demanda à M. Gervais de lui donner un coup ou de l'argent. Tout en causant ainsi, il prenait soin de se tenir la figure dans l'ombre de manière à ce que M. Gervais ne pût pas le reconnaître parfaitement. Finalement, il fit mine de partir en disant: *bon soir*. A peine M. Gervais avait-il fait deux pas, qu'il reçut un coup violent sur la tempe par derrière et plusieurs autres sur la tête. Il tomba, mais il eut la force de saisir l'assassin et il croit lui avoir marqué la figure pendant que le misérable lui mordait les doigts. L'assassin prit alors la fuite. M. Gervais, qui est un homme dont la force musculaire est connue et plein de courage, put se relever et se rendre chez lui, où il arriva baignant dans son sang. Le médecin fut requis et constata que les blessures avaient été faites par des coups de garçettes et *main de fer*, (Knuckles), l'arme ordinaire des brigands...

Nous annonçons avec bonheur que l'état de M. Gervais n'inspire pas d'inquiétudes bien que ses blessures soient graves et douloureuses. Il faut que le ou les coupables de cet attentat soient arrêtés et punis, et nous espérons que les autorités y réussiront. Le temps est arrivé pour Sorel d'avoir une police effective et nous espérons que la Corporation va prendre des mesures pour l'obtenir bientôt.—*Gazette de Sorel*.

MUTINERIE ET VOL EN HAUTE MER.—Le capitaine Fortier a fait une déposition hier devant le juge des sessions de Quartier, accusant un certain nombre de ses hommes d'équipage de mutinerie et de vol, pendant qu'il était avec son vaisseau dans le voisinage des côtes du Labrador. Voici les faits: Pendant que le capitaine était occupé sur le pont, il fut frappé et jeté à bas et lié fortement avec des cordes. L'administration du bâtiment se trouva alors entre les mains de l'équipage. Comme aucun des hommes ne pouvait diriger le vaisseau, ils haïrent une autre goélette côtière, et forcèrent, par de menaces, un de ses marins compétents à conduire le bâtiment. Ils se dirigèrent ensuite dans un port, et dépouillèrent le bâtiment non-seulement de son grément, mais d'une partie de sa cargaison. Le capt. Fortier a été ensuite débarqué à un autre point, délié et on lui a permis de s'échapper.

Des mandats d'arrestation vont être lancés contre les coupables, mais il est douteux qu'ils puissent être capturés.—*Le Canadien*.

BEAUHARNOIS, q. 24.—Une jeune fille nommée Gorman, résidant dans le 1er rang de Goulbourn, était occupée au ménage lorsqu'elle entend les poules pousser des cris de frayeur; elle court à leur secours et voit une belette attachée au cou de l'une d'elles. Elle frappe du pied le petit animal, mais celui-ci menace de la mordre et la poursuit jusqu'au près d'une clôture.

Sa mère, alarmée du bruit que faisait sa fille, voulut savoir ce qui lui arrivait. Mais en mettant les mains sur la clôture, elle ébranla une pièce de bois, et la fit tomber sur la tête de fille. Cette dernière est morte instantanément. La pauvre mère, depuis cet événement, est devenue folle.

EMPOISONNEMENT.—Le *Free Press* d'Ottawa rapporte un bien pénible accident:

Une jeune femme du nom de Fanny Brown, employée chez M. Donald McFarlane, hôtelier d'Ashton, vit un soir une bouteille remplie d'une liqueur sur l'allège de la fenêtre; elle la prit et ne put se refuser le plaisir d'en boire un verre à vin. Immédiatement la jeune femme se sentit mal, les douleurs devinrent aiguës et il fallut recourir au médecin. On examina la liqueur et l'on découvrit que c'était un poison mortel que McFarlane administrait comme remède à ses chevaux.

La malheureuse est morte au bout de dix jours, après avoir souffert des douleurs atroces.

NAUFRAGE DE LA GOELETTE «MATHILDA.»—Partie de Miramichi le lendemain de la Toussaint, la goélette «Mathilda» commandée par son propriétaire, M. John Dorey, de la Baie Saint Paul, fut assaillie dès son départ par une tempête effroyable. Voiles, cordages, mâts même, furent bientôt emportés par le vent et disparurent dans les flots.

Depuis trois jours le bâtiment voguait ainsi à l'aventure, l'équipage était dans l'anxiété la plus vive et adressait à Dieu de ferventes prières; en un mot, l'effroi était à son comble, lorsque, dans la matinée du 4, la goélette *Glen* fut signalée dans le lointain. Le capitaine Louis Dugal, de Saint-Jean, qui la commandait, ayant aperçu ce vaisseau désemparé, se dirigea immédiatement vers lui. Il était alors 8 heures du matin, et la *Mathilda* se trouvait à 66 milles environ des Iles de la Magdeleine.

Cependant le vent continuait à souffler avec violence, et la goélette menaçait à chaque instant de s'enlourir sous l'effort puissant des flots courroucés. Plus soucieux de la vie des naufragés que de la sienne propre, le brave capitaine Dugal n'hésita pas: il met ses chaloupes à l'eau, se dirige en toute hâte vers le bâtiment en détresse, et après des efforts inouis, il parvint à transporter à son bord tout l'équipage de la *Mathilda*. Il fut impossible, néanmoins, de sauver la cargaison du bâtiment naufragé, à cause de la trop grande agitation de la mer. Le capitaine Dorey se vit donc forcé d'abandonner, avec sa goélette de 32 tonneaux, toute une charge de poisson dont une partie lui appartenait, tandis que l'autre était consignée à M. Jeffrey, de Québec.

La *Chronicle* publie le rapport suivant de M. Tomlinson, ingénieur du Département de la marine et des pêcheries, qui vient d'arriver sur le *Napoléon III*, du Rocher aux Oiseaux, où, comme nous l'avons annoncé, il y a quelques jours trois malheureux semblaient être destinés à périr sur cette île déserte.

«Vendredi, le 11 du courant, le *Napoléon III* resta toute la journée entre l'île B.-cquette et la terre, vu qu'il soufflait alors un grand vent, accompagné de pluie et de neige. Le lendemain, sur le soir, le temps s'éclaircit et nous partîmes. Nous eûmes une belle nuit et le 13, après midi, nous arrivâmes à Ellis Bay.

«Le lendemain matin, de bonne heure, nous passâmes la pointe ouest de l'île d'Anticosti. La lumière est gardée par M. Pope, et le fort et les dépendances sont tenus dans l'ordre le plus parfait. Le temps était calme, mais sombre, et nous trouvâmes difficilement l'Anse de la Chaloupe. Nous partîmes pour le Rocher aux Oiseaux. Comme le temps était calme, j'espérai pouvoir y débarquer. Nous arrivâmes au

Rocher aux Oiseaux mardi matin, le 15. Il y eut tant de roulis pendant la nuit que je craignais de ne pouvoir aborder.

J'allai à la recherche d'un lieu de débarquement avec une petite chaloupe, et je revins ensuite pour prendre une grande chaloupe, une ancre, de longues cordes et des bouées de sauvetage. Je réussis à lancer une corde à terre. Les trois prisonniers l'ayant attachée à leur chaloupe, nos matelots tirèrent à eux, aussi vite que possible, et furent assez heureux pour sauver ainsi les trois hommes, lorsque leur chaloupe était à demi remplie d'eau.

«Ce sauvetage s'est accompli par un coup de bonne fortune. Les trois hommes avaient décidé de quitter le rocher ce matin là, croyant que c'était leur seule chance de salut. Ils étaient à demi-nus et n'avaient plus qu'une petite quantité de combustible. S'ils eussent exécuté leur projet, ils étaient infailliblement perdus. J'ai pris des arrangements pour faire débarquer en mars, des provisions et des hommes sur le Rocher aux Oiseaux, afin que la lumière puisse être en pleine opération avant l'ouverture de la navigation.

L'AFFAIRE BABIN.—Nos lecteurs se rappellent qu'il y a au-delà de trois ans, une jeune dame à esprit faible, malade, rachitique, qui résidait avec son frère, le Rév. M. Babin, ministre protestant à Buckingham, avait disparu tout-à-coup sous des circonstances assez suspectes, et que son corps avait été trouvé ensuite dans la Rivière du Lièvre.

On se rappelle aussi que le Rév. ministre avait été arrêté sous soupçon de complicité dans le meurtre de sa sœur, que son procès a eu lieu à Aylmer et qu'en définitive il avait été acquitté.

Depuis longtemps on n'en avait plus entendu parler. On savait seulement qu'il prêchait et expliquait la bible aux Etats-Unis.

Hier, nous avons appris qu'il est mort, il y a quelques jours, à Cincinnati où il exerçait son ministère, et que sur son lit de mort il a avoué et confessé qu'il était coupable du crime; que sa sœur était dans une condition des plus misérables et désespérante et qu'aussi longtemps qu'elle aurait vécu elle aurait été pour lui et les siens une disgrâce, et que dans le but de se débarrasser de ce fardeau de trouble et de tourment continu, il s'était décidé de la conduire en traîneau à la rivière et que là, il l'aurait jeté dans un trou où le courant était très-rapide.

On sait qu'elle a été trouvée plus tard dans une mare près de l'endroit où elle avait disparu aux yeux de son malheureux frère.

Le misérable! Que Dieu ait pitié de son âme.—*Le Courrier d'Outaouais*.

SCÈNE NOCTURNE.—Vers minuit, mercredi dernier, le constable Falvey, de la Police de la Marine, trouva sur la rue St. Jacques en face du magasin de M. Bishop, une femme en robe de nuit, il appela les hommes de police de la ville qui faisaient alors leur ronde dans ce quartier et ils transportèrent la femme à la station centrale. Ils supposèrent d'abord qu'elle était tombée d'un des châssis des maisons voisines mais quelques personnes venant de la rue Craig ont dit à la police qu'ils avaient vu cette femme il n'y avait que quelques minutes sur la rue St. Pierre. Elle ne paraissait pas être sous l'influence des liqueurs, et il est bien probable qu'elle était dans le délire. Le long du chemin elle recouvra ses sens et donna son nom et son adresse. Le sergent ordonna de la conduire chez elle.

ACCÈS DE FOLIE.—Nous voyons dans le *Manitoban* du 5 Novembre, qu'une femme du nom de Lapierre s'est enfuie dans les bois il y a quelque temps dans un accès de folie. Elle avait amené ses deux enfants et il paraît que durant une semaine, ils n'eurent rien à manger. Lorsque ces pauvres petits demandaient à leur mère de la nourriture, celle-ci les battait sans pitié. Si une sévère correction ne faisait sur eux aucun effet, elle entraînait alors en fureur et allait jusqu'à les mordre. Des chasseurs rencontrèrent heureusement dans les bois cette malheureuse qu'ils amenèrent avec ses enfants dans l'établissement.

UNE AVENTURE GALANTE.

L'histoire suivante, que je garantis bon teint, prouve que s'il est possible de sortir de Paris, en ballon, il n'est pas impossible d'entrer chez sa femme, en armoire.

Il était une fois un homme et une femme, et cet homme aimait cette femme.—Il aimait cette femme, et il ne pouvait l'épouser. Il ne pouvait l'épouser, parce que pour épouser, il faut être généralement garçon, ou veuf et qu'il n'était ni veuf ni garçon.

M. Sticknobills (cachons son individualité sous cet épais pseudonyme) n'était pas disponible pour la raison bien simple qu'il avait déjà gratifié une femme de son nom.

Mais il y a plus; M. Sticknobills avait fait la sottise de s'éprendre d'une femme aussi peu bachelette qu'il était peu bachelier lui-même, d'une femme en puissance de mari, de sorte qu'il existait deux empêchements aussi radicaux que Gustave Flourens et Félix Pyat, à toute mesure un peu respectable sous le rapport de la conjugalité.

On sait qu'un des caractères particuliers de l'amour, c'est de faire souhaiter vivement la présence de l'*objet aimé*, expression plate, mais fort usitée, même en voyage.—M. Sticknobills allait donc souvent chez la dame de ses pensées.... irrégulièrement, et, ce qui n'a rien de fort étonnant, il avait appris à choisir, pour faire ses visites, l'heure critique où le mari était absent de la maison.

On dit que les absents ont toujours tort.—Encore une bêtise passée en proverbe. Vous allez bien voir que celui-ci n'eût pas tort.

M. Sticknobills, auquel on peut supposer, après ce qu'on vient de lire, d'agréables petits projets.... d'avenir, devint très-génant pour la jeune femme, qui crut devoir s'ouvrir à son mari.

Je vous entends d'ici tonner contre la délation, et vouer les délateurs à tous les mépris des cœurs fermes et des âmes fières.

Arrêtez; des délations de cette nature, outre qu'elles sont fort légitimes, sont toujours bien accueillies, j'en ai la ferme conviction.

Le mari vit bien, par la source même d'où venait l'avertissement, qu'il n'y avait pas péril en la demeure, et qu'il avait le loisir de conspirer à son tour contre le conspirateur acharné après son repos domestique. Un mari qui se venge est généralement féroce, et certes, si la féroce est excusable, c'est bien chez les animaux du désert, d'abord, et chez les mariés